



pas y faire. Au lieu de se faire une raison, ils se font une folie. Ils sont faits comme des rats, bourrés bourrés ratatam.»

## Une héroïne aux doubles foyers

Dans «Mes vrais enfants», Jo Walton voit deux réalités

Par ANTONIN IOMMI-AMUNATEGUI

**J**o Walton, romancière galloise et montréalaise, déroule, avec *Mes vrais enfants*, le récit factuel des deux vies, des deux possibles d'une même femme, Patricia, dans l'Angleterre de 1940 à nos jours; le point de bifurcation tenant en une demande en mariage: le oui l'aspire dans une vie de famille de format traditionnel, et d'abord difficile et décevante; le non dans une vie marginale, plus rapidement heureuse, mais compliquée par bien d'autres aspects. Elle sera Tricia dans la première, Pat dans la seconde. Mais toujours elle-même, unique: sa belle résilience, veinée d'humanité et d'honnêteté, perdurant d'une vie l'autre.

Cependant qu'elle a des amours, des enfants et des parcours considérablement différents, on la reconnaît toujours. Autour d'elle, l'auteur s'amuse à faire ou défaire deux mondes possibles: JFK meurt dans un attentat à l'explosif, des bombes atomiques détruisent plusieurs villes, les blocs d'influence mondiale sont différents, une base lunaire voit le jour et on plante même des «ormes sous les dômes de Mars». Le féminisme («toucher un plus gros salaire, avoir la vie plus facile, trouver du travail ou obtenir un prêt sans problème, être respecté sans avoir besoin de se battre... mais j'aime bien être moi») et, dans une moindre mesure, l'antimilitarisme (Miami et Kiev, entre autres, seront annihilés) vibrent à travers tout le roman. Car c'est là le roman de la naissance, double, quel que soit le contexte, le monde autour d'elle, d'une femme moderne, qui doit aussi bien dans sa vie #1, d'abord plus conventionnelle, que dans sa vie #2, où elle s'affranchit davantage des normes sociales, concilier son désir naturel de liberté avec une société souvent empesée, lente à la détente, qui se contente de suivre tardivement (dans le meilleur des cas) l'évolution des mœurs.

Pat/Tricia aura quatre enfants dans l'une de ses vies, trois dans l'autre. On les suit également, dans une danse d'amour maternel multidimensionnelle, avec des hauts, des bas et des univers parallèles; l'intelligence de ce roman consistant bien à traiter des sujets ordinaires sous un angle fantastique, cette impossible double vue offrant des perspectives assez neuves sur des thèmes – la vie de couple, la maternité, la maladie, etc. – élimés par ailleurs. L'écriture délibérément neutre de l'auteur, fine et finement traduite, la plume peu appuyée, est une autre élégance du livre: la double vie de Pat/Tricia y gagne en netteté et en devient, par instants, bouleversante. «Sans moi, le monde ne serait pas ce qu'il est.» On touche au sens, universel, de cette schizophrénie romancière. ◆

**JO WALTON**  
**MES VRAIS ENFANTS**

## Sans hommes ni mouches

Douze nouvelles de Mariana Enriquez

Par PHILIPPE LANÇON

**O**nnaissez-vous les mouches du Paraguay? La narratrice de «Toile d'araignée», l'une des douze nouvelles de ce recueil joliment édité et bien traduit, les voit sur un marché d'Asunción. Elle les déteste aussitôt, «non parce qu'elles me dégoûtaient, mais simplement parce que je ne savais pas comment les tuer. C'étaient de petites mouches attirées par les fruits, qui ressemblaient tant à de minuscules fragments d'obscurité volants qu'il fallait les regarder de très près pour distinguer ailes ou pattes ou quoi que ce soit d'autre faisant d'elles des insectes». Eh oui: pour arracher les pattes des insectes, il faut les voir.

Ces fines mouches ne sont pas les mouches mythologiques de Sartre, qui envahissent la ville natale d'Oreste: elles sont bien réelles et «Toile d'araignée», débutant comme les autres récits de Mariana Enriquez sur un terrain réaliste, transporte à merveille dans les torpeurs désertes et moites du Paraguay et du nord de l'Argentine. On suit un trio, la jeune femme qui n'aime pas les mouches, son mari, un imbécile nerveux qu'elle déteste presque autant et qu'elle aurait bien «livré aux militaires de Stroessner pour qu'ils en fassent ce qu'ils voulaient», et sa cousine, qui les conduit nonchalamment et se tape un chauffeur suédois à la suite d'une panne en rase campagne. Le chauffeur raconte qu'un jour, par là, dans un coin paumé, il a renversé une femme qui traversait devant lui sur un pont. Il entend le choc, pile, et paniqué descend du camion: aucune trace de la femme, aucun corps. Il fait pourtant une déposition. Ça agace les flics, qui dans le genre invisible en ont vu d'autres: «On m'a dit que c'étaient les militaires qui avaient construit ce pont et qu'ils avaient mis des morts dans le ciment, des gens qu'ils avaient tués et cachés là.» Il y a des régions du monde où la terre est à prise rapide.

**Mondes juvéniles.** Le mari dépité finit par disparaître dans un mystère – ou un malentendu – que la nouvelle a le bon goût de ne pas élucider, et qui rappelle sans doute qu'en Argentine, il y a quarante ans, disparaître a été le destin de tout un tas de jeunes et de militants. Il n'y a plus ni dictature ni gauche héroïque aujourd'hui, mais

continuent de disparaître, qu'ils soient victimes des flics, de la misère, de l'abandon, du désamour ou de je ne sais quoi. La jeune femme dont le mari a disparu est inquiète, soudain. La cousine, flegmatique, noue sa queue-de-cheval comme elle le fit au marché et dit: «Ne sois pas bête. S'il est parti, il est parti.»

Cependant, les mouches du Paraguay sont aussi un produit de l'imagination et comme le symbole du livre entier: des femmes généralement, jeunes ou même des fillettes, en colère contre les hommes, la société, leur situation, regardent autour d'elles de si près qu'elles finissent par voir ou entendre, traversant les apparences d'une réalité désagréable, de petits fragments d'obscurité qui grandissent, grandissent, et deviennent des gamins mourants, attachés, noyés, des fantômes de disparus, des collections d'ongles ou têtes, des voix qui incitent à se mutiler, ou de la viande pourrie.

L'une d'elles, par exemple, a trouvé une tête de mort dans la rue. Elle la rapporte chez elle, lui parle comme Hamlet à celle de Yorick. Elle la baptise Vera (Calavera: tête de mort en espagnol), lui achète des guirlandes lumineuses pour que luisent ses orbites vides. Le compagnon, assez vite, n'a plus sa place; mais il ne l'avait plus depuis longtemps. Les femmes, ici, se vengent souvent méchamment de ceux qui ne les comprennent pas. On pourrait appeler leurs visions des hallucinations, et même les diagnostiquer, mais quel sens cela aurait-il dans un pays où les bourreaux ont récupéré et élevé les enfants de ceux qu'ils avaient tués? L'Argentine est le pays où l'on ne sait jamais si l'humour est davantage noirci par la réalité ou par la fiction. L'ignorer fait de sa littérature un phénomène à l'imaginaire intense, souvent macabre et toujours renouvelé, comme un toboggan glissant sans fin vers le vide. Mariana Enriquez poursuit à sa façon une vieille tradition.

Dans «l'Enfant sale», une jeune femme ayant décidé d'habiter la grande maison de famille dans un quartier désormais mal famé, s'attache à un enfant des rues qui n'est peut-être qu'un fantôme. Dans «La maison d'Adela», qui évoque un peu la découverte par Pip de la maison de Miss Havisham dans *les Grandes Espé-*



# Sur «l'île aux paons» à portée de nains

## Hettche invite des miniatures ou sarrasins dans une friche royale

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

**A** Berlin, sur le fleuve Havel, se tient une petite contrée «aux rives escarpées», de 1,5 km de long et d'environ 500 mètres de large : l'île aux Paons. Au nord, «des prés marécageux». Plus à l'est, la laiterie «comme une ruine gothique». Au sud-ouest, le château, une bâtisse blanche construite par le roi de Prusse, en 1797. Et tout autour, des roselières où nichent les oiseaux. Frédéric-Guillaume II avait découvert ce paradis en friche quelques années auparavant. Et y organisait des fêtes romantiques en l'honneur de sa maîtresse Wilhelmine Encke, fille d'un corniste de l'orchestre royal, devenue comtesse Lichtenau. Le père mort, son fils, Frédéric-Guillaume III, chassa la comtesse, et fit de l'île un lieu à sa main, avec une ménagerie inspirée de celle du Jardin des plantes, une roseraie, une maison de verre pour accueillir une collection unique de palmiers.

C'est dans ce lieu réel et historique que le romancier Thomas Hettche fait arriver un beau jour de 1806 deux pupilles de Frédéric-Guillaume III, Christian Friedrich et Maria Dorothea Strakon, 6 ans, dorénavant appelée «la demoiselle du château». Tous deux ne grandiront jamais, ils sont protégés par Sa Majesté, dans la grande tradition des nains de cour.

Malgré les cris des paons qui ressemblent «à ceux des petits enfants», les plaintes des animaux enfermés, la «voix spectrale du défunt bâtard royal Alexandre», le fantôme d'un alchimiste du XVII<sup>e</sup> siècle, l'île est pour Marie son royaume aimé, «là où est sa place à elle», vu ce qu'elle est. A travers son regard vont défiler huit décennies, scandées par les visites princières et les transformations du lieu : le choléra de 1831, le début de l'industrialisation, dont les fumées et le rougeoiement des fourneaux occupent tout un quartier de Berlin, «la terre de Feu», les lointains échos des guerres...

«**Causerie**». Le romancier place son héroïne au centre d'une réflexion sensible sur le temps, pas seulement celui qu'il fait – la pluie ruisselle parfois pendant des semaines –, mais celui qui passe. Le temps, méandreux comme le fleuve, «comme s'il perdait lui-même sa direction, tourbillonne autour de l'île, passé et futur s'y mêlangent d'une façon particulière». Marie, qui bénéficie de l'enseignement d'un

e mère  
disparu,  
ce Mayo,  
uenos  
es, où  
rent  
portraits  
ceux qui  
nt pas été  
rouvés.

TO  
IS NAUDIN.  
4MA

les histoires sont bouclées, mieux c'est : le lecteur prolonge les insomnies dont elles surgissent.

**Croque-mitaines.** Née en 1973, trois ans avant le début de la dictature militaire, Mariana Enriquez a passé son enfance à l'ombre des croque-mitaines galonnés. Elle a publié à 20 ans. Ses romans n'ont pas été traduits en français. Elle aime les histoires terrifiantes, les sœurs Brontë, Stephen King, Ray Bradbury, et sa défunte compatriote Silvina Ocampo (1903-1993), à qui elle a consacré une biographie, également non traduite. On peut écrire de ses

nouvelles ce qu'un autre écrivain argentin, César Aira, a écrit de celles d'Ocampo : «*Le monde qu'elles décrivent est inhumain, sadique, sombre, avec une abondance d'enfants et de femmes enfants, de maisons et de jardins fermés à l'extérieur. Les crimes, les trahisons et les tragédies se succèdent sous un regard d'une ambiguïté ingénue et d'une invariable indifférence.*» ◆

**MARIANA ENRIQUEZ CE QUE NOUS AVONS PERDU DANS LE FEU**  
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Anne Plantagenet.  
Editions du sous-sol, 240 pp., 19 €.

préc  
emp  
chât  
man  
lis, C  
«l'ho  
d'un  
jour,  
trouv  
rie»  
et un  
et in  
prop  
la sù  
cisea  
la jeu  
d'om  
dre q  
du p  
qui v

**Objet**  
Mari  
sous-  
à la v  
trans  
Tout  
que M  
yeux  
volu  
appan  
tueux  
sonn  
son a  
nier c  
souff  
seph  
ture  
mon  
Le m  
dans  
tures  
des a  
lion l  
rouss  
plus  
sans  
wich.  
rique  
Eclair  
rie rej  
la litt  
des fr  
bour

**THOMAS**  
Tradu  
Fonta